

Trois poèmes

Juan Garcia

Volume 36, numéro 2 (212), avril 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32095ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Garcia, J. (1994). Trois poèmes. *Liberté*, 36(2), 28–31.

JUAN GARCIA

TROIS POÈMES

CRÉPUSCULE

la route qui sert de conscience
à l'homme emmuré dans son cœur

et plus tard l'apparition solaire
qui découvre le faite des montagnes
ne cesse de fasciner mes yeux
habitué à la ténèbre

vers le soir le vent qui poudre la plage
et rend érotiques les cabanons

il y a la pluie comme une crécelle
qui harcèle le sable
qui rend impossibles toutes rêveries
et les plagistes disparaissent en fumée

je suis seul dans cette cosmologie
à analyser la cendre qu'ont déposée les ans
à côté des légers édifices de ce siècle

l'allée de platanes
est parfois un refuge
pour ceux qui pratiquent l'ascèse

malgré les bouleversements des climats
je sors de chez moi
à seule fin de rencontrer une âme malade
l'univers est clos le ciel vide

EXPLOSION

le temps d'être sur terre
détruit l'homme comme une éponge

il demeure dans l'oubli
la chute des feuilles
et l'esprit de folie
qui marquent son cours

lune soleil mer impétueuse
son drame réside dans le non-lieu
et la recherche de soi

nul ne peut égarer son âme
sinon à la faveur d'un habitacle
et des cristaux de neige
dont il se fait le héros

le chemin qui mène au monde
est clairsemé de fleurs d'étoiles
qu'il ne peut saisir que par le verbe
dont il est dominateur

la seule monnaie qui l'importe
est de ne pas trouver le ciel
à portée de sa main blanche
il est pour tous l'accompagné vers l'eau
qui cherche la voie lactée où Atlas se baigne

demain il explosera de tout son corps
de même que le soleil pétillant
quand apparaîtra la Nuée d'Or
et fera fondre comme la fonte
le cosmos issu de ses phantasmes

CAMPAGNES

il y eut le vent qui picorait le gazon
et avec la rosée humectait nos lèvres
l'air était doux dans tes cheveux blonds
dont les boucles évoquaient le soleil
qui évolue royal par ses rayons obliques
nous parlions des rousseurs de l'été
quand la ciguë pousse en Provence
et le myosotis donne le feu sacré
le reste n'était que la monture du jour
parcourant les prairies aux herbes vertes
et manifestant un ciel aux couleurs changeantes
l'ange du repos derrière les cyprès
lessivait nos cœurs comme dans un cimetière
nos prières alors tenaient le rôle
de conversations sublimes avec les morts
mais que penser de nos âmes nomadiques
qui préfèrent à une vie silencieuse
les régions où prolifèrent les sons
partition qui réalise les rêves
et solfège qui se perd dans les bois
les joncs et les quenouilles comme autant d'instruments
que la nature ordonne parmi les champs de seigle
il y eut aussi le fer et le minerai
que renfermaient des grottes
et qui animaient l'intérêt porté parfois
aux recherches les plus viles
nous demeurons au lieu de notre destin
barbouillés par le sang des coquelicots
heureux de la libre entrevue avec les campagnes
nous qui courrons la main dans la main
sur la planète du bonheur perpétuel